

PERTES ET FRACAS

Beaucoup ont vu dans les attentats du 11 septembre 2001 l'amorce d'un retour de manivelle pour une Amérique arrogante et dominante. Alors que le feu couvait toujours, les commentaires s'autorisant d'une certaine hauteur de vue se sont de plus en plus teintés de moralisme. « Ils l'avaient quand même un peu cherché, non ? » Pour avoir un peu plus raison, on n'hésitait pas à créditer à priori les actes meurtriers d'un contenu politique, d'une cause juste.

Ainsi, au-delà des victimes, c'est à l'ordre du monde « mondialisé », à ses inégalités et à l'écrasement de son pluralisme qu'on s'en était pris symboliquement en pulvérisant dans le sang les fétiches narcissiques des tout-puissants Etats-Unis. Cela justifiait un optimisme à postériori. Les jours meilleurs ne devaient pas tarder à suivre cette apocalypse annonciatrice d'un rééquilibrage. Prompte à surmonter les émotions des autres et à donner priorité à son antiaméricanisme, la « bonne gauche » s'est félicitée de sa sagesse dialectique et de sa capacité à déchiffrer dans les décombres les arguments de ses futures bonnes leçons.

« À quelque chose malheur est bon », devait-on conclure. Mais qu'on me dise à quoi ! À une cavalcade de guerres « infiniment justes » qui, de leurs prémices afghanes à leur extension encore imprévisible, vont déferler sur des régions parmi les plus exsangues de la planète ? À la remise en selle d'un président américain et de son staff conservateur et intellectuellement sommaire ? À la conversion roublarde, par leurs bons soins, du patriotisme local en fièvre revancharde et myope, occultant une situation politique intérieure marquée par un scandale financier sans précédent ? À un réarmement moral déjà suivi d'un réarmement tout court ?

Isolationnisme et interventionnisme, que l'on avait cru pouvoir balancer naguère, cumulent leurs effets pervers. Désormais, les

Américains, arguant de leur survie, se soustraient de plus en plus ouvertement aux balbutiements d'un ordre international multilatéral, jusque dans les élémentaires droits des prisonniers de guerre dont la conquête avait été la première manifestation. Et ce repli ombrageux commence à produire ses séquelles agressives partout. Au Proche-Orient, c'est clair. Mais de l'Iran à la Corée du Nord, les fatwas menaçantes de Bush ne promettent pas un bel avenir à l'amorce de dynamiques régionales.

Au nom de l' « alliance contre le terrorisme » s'ouvre une ère d'exceptions, celle des « jokers », qui autorise les États à régler sauvagement leurs comptes intérieurs, en Tchétchénie comme ailleurs. Cujus regio, eius religio. La tension et l'hystérie montent, peu propices aux progrès de la démocratie. La bannière de l'« axe du mal », qui tient largement du fantasme, quelle que soit sa couleur régionale, sera l'excuse démocratique de toutes les barbaries que prépare un monde transformé en vaste féodalité.

Évidemment, à force de ne voir dans le droit international qu'une tenue de camouflage pour les puissants (lors de la guerre du Golfe), à force de se focaliser sur les inévitables ambiguïtés d'une politique d'ingérence (au Kosovo), à force de « récupérer » les entreprises suicidaires du 11 septembre comme la préfiguration d'un nouvel ordre du monde remettant en cause la domination américaine, la « bonne gauche » ne nous laisse pas même l'illusion de son imperturbable et clairvoyante vertu. L'angélisme aimerait se donner pour critique, mais il tue toute vision critique.

Il reste à cultiver son jardin. À éviter d'abord que la paranoïa des attentats ne produise peu à peu ses effets corrosifs sur des sociétés que nous voulons plurielles et respectueuses de leur diversité. Et, plus que jamais, à retrouver une politique qui guide les pas d'une diplomatie européenne et qui ne se borne pas au consensus humanitaire. Car jusqu'à présent, seules les outrances américaines la dessinent en creux et en pointillé. Les Européens doivent aujourd'hui prendre une décision qu'ils reportent depuis un demi-siècle : celle d'exister. Dans la différence et la responsabilité.

Quelle différence ? Pas plus qu'un viol ne peut fonder une histoire d'amour, le coup de force du 11 septembre ne doit être investi comme un tournant historique ou comme un référent identitaire, sous peine d'être piégé par cette provocation au manichéisme, comme le sont, semble-t-il, les intellectuels américains signataires d'un récent manifeste.

Théo Hachez